

UNIVERSITÉ PARIS 7 DENIS DIDEROT

UFR GHSS

LICENCE SES - 1^e année

Introduction à l'analyse économique

Cours de Christophe DARMANGEAT

Travaux dirigés - dossier n°6

Contenu du dossier :

1. *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (J. M. KEYNES), 1936, I - 3 - 1.
2. *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (J. M. KEYNES), 1936, I - 3 - 2.
3. *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (J. M. KEYNES), 1936, I - 3 - 3.
4. *Préface à la Théorie générale...* (Paul KRUGMAN), 2006.

Texte 1 - J. M. KEYNES

Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie (1936)

Le principe de la demande effective
(Livre I, ch. 3)

Nous avons besoin dès le début de certains termes dont la définition précise sera donnée plus tard. Dans un état donné de la technique, des ressources et des coûts, l'emploi d'un certain volume de travail par un entrepreneur lui impose deux sortes de dépenses : en premier lieu, les sommes qu'il alloue aux facteurs de production (autres que les entrepreneurs) en échange de leurs services, sommes que nous appellerons le coût de facteur de l'emploi en question ; et en second lieu, les sommes qu'il paye aux autres entrepreneurs pour les choses qu'il est obligé de leur acheter jointes au sacrifice qu'il fait en utilisant son équipement au lieu de le laisser inactif, ensemble que nous appellerons le coût d'usage de l'emploi en question. La différence entre la valeur de la production résultant de l'emploi et la somme de son coût de facteur et de son coût d'usage est le profit ou encore, comme nous l'appellerons, le revenu de l'entrepreneur. Le coût de facteur n'est évidemment que le revenu des facteurs de production, considéré du point de vue de l'entrepreneur. Ainsi le coût de facteur et le profit de l'entrepreneur forment-ils conjointement ce que nous définirons le revenu total résultant de l'emploi fourni par l'entrepreneur. Le profit de l'entrepreneur est naturellement la quantité qu'il cherche à rendre maximum quand il fixe le volume d'emploi à offrir. Lorsque on se place au point de vue de l'entrepreneur, il est parfois commode d'appeler « produit » d'un certain volume d'emploi le revenu global qui en résulte (*i. e.* le coût de facteur plus le profit). Quant au prix de l'offre globale de la production résultant d'un certain volume d'emploi, il est le « produit » attendu qui est juste suffisant pour qu'aux yeux des entrepreneurs il vaille la peine d'offrir ce volume d'emploi.

Il s'ensuit que, dans un état donné de la technique, des ressources et du coût de facteur par unité d'emploi, le volume de l'emploi, aussi bien dans les entreprises et

industries individuelles que dans l'ensemble de l'industrie, est gouverné par le montant du « produit » que les entrepreneurs espèrent tirer du volume de production qui lui correspond. Car les entrepreneurs s'efforcent de fixer le volume de l'emploi au chiffre qu'ils estiment propre à rendre maximum l'excès du « produit » sur le coût de facteur.

Soit Z le prix de l'offre globale du volume de production qui correspond à l'emploi de N personnes ; la relation entre Z et N , que nous appellerons la Fonction ou Courbe de l'Offre Globale (...). De même, soit D le « produit » que les entrepreneurs espèrent tirer de l'emploi de N personnes ; [nous appellerons] la relation entre D et N la Fonction ou Courbe de la Demande Globale (...).

Ceci étant, si pour un certain volume de l'emploi N le « produit » attendu est supérieur au prix de l'offre globale, c'est-à-dire si D est supérieur à Z , il y aura un mobile qui incitera les entrepreneurs à accroître l'emploi et, s'il le faut, à élever les coûts en se disputant les uns aux autres les facteurs de production, jusqu'à ce que l'emploi ait atteint le volume qui rétablit l'égalité entre Z et D . Ainsi le volume de l'emploi est déterminé par le point d'intersection de la courbe de la demande globale et de la courbe de l'offre globale ; car c'est à ce point que la prévision de profit des entrepreneurs est maximum. Nous appellerons demande effective le montant du « produit » attendu D au point de la courbe de la demande globale où elle est coupée par celle de l'offre globale. Ceci constitue l'essentiel de la Théorie Générale de l'Emploi que nous nous proposons d'exposer. Les chapitres suivants seront donc consacrés en grande partie à l'examen des divers facteurs qui influent sur ces deux courbes.

Quant à la doctrine classique qu'on a coutume d'exprimer catégoriquement par la formule que l' « Offre crée sa propre Demande » et qui continue à supporter toute la théorie économique orthodoxe, elle implique une hypothèse spéciale au sujet de la relation qui existe entre ces deux courbes. La proposition que l' « Offre crée sa propre Demande » signifie évidemment que le prix de l'offre globale et le « produit » sont égaux

pour toutes valeurs de N , c'est-à-dire pour tous volumes de la production et de l'emploi, et que, lorsqu'il se produit un accroissement du prix de l'offre globale correspondant à un accroissement de l'emploi N , le « produit » croît nécessairement du même montant que le prix de l'offre globale Z . En d'autres termes, la théorie classique suppose que le prix de la demande globale (ou « produit ») s'ajuste toujours au prix de l'offre globale, de manière que, quel que soit le volume de l'emploi N , le « produit » D prenne une valeur égale au prix de l'offre globale Z qui correspond à N . Ceci revient à dire que la demande effective, au lieu d'avoir une seule valeur d'équilibre, comporte une série indéfinie de valeurs toutes également admissibles ; et que le volume de l'emploi est indéterminé, sauf dans la mesure où la désutilité marginale du travail lui fixe une limite supérieure.

S'il en était ainsi, la concurrence entre les entrepreneurs amènerait toujours une extension de l'emploi, jusqu'à ce que l'offre globale cessât d'être élastique, c'est-à-dire jusqu'au point où un nouvel accroissement de la demande effective ne s'accompagnerait plus d'un accroissement de la production. Il est évident qu'une telle situation ne diffère en rien de la situation de plein emploi. Dans le Chapitre précédent nous avons donné du plein emploi une définition fondée sur le comportement de la main-d'œuvre. Le second critère, d'ailleurs équivalent, auquel nous aboutissons maintenant, c'est que le plein emploi est atteint lorsque l'emploi global cesse de réagir élastiquement aux accroissements de la demande effective des produits qui en résultent. Ainsi la loi de J. B. Say qui veut que, pour tout volume de la production considérée dans son ensemble, le prix de la demande globale soit égal au prix de l'offre globale, équivaut à la proposition d'après laquelle il n'existe pas d'obstacle à l'instauration du plein emploi. Cependant si telle n'est pas la loi véritable qui lie la fonction de la demande globale et la fonction de l'offre globale, il reste à écrire un chapitre de la théorie économique dont l'importance est décisive et en l'absence duquel toute discussion au sujet du volume de l'emploi global est vaine.

Questions

1. Qu'est-ce que le prix de l'offre globale ? La fonction de l'offre globale ? La fonction de demande globale ?
2. Comment Keynes définit-il la « demande effective » ?
3. Selon Keynes, quelle hypothèse fait l'école classique à propos de la relation entre offre et demande globales ?

Texte 2 - J. M. KEYNES

Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie... (1936)

Le principe de la demande effective (Livre I, ch. 3)

II

Il sera peut-être utile à cet endroit de donner un bref résumé de la théorie de l'emploi qui sera élaborée au cours des chapitres suivants, même si ce résumé ne paraît pas encore pleinement intelligible. Les termes utilisés seront en temps voulu définis avec plus de soin. Dans ce résumé nous supposons que le salaire nominal et les autres coûts des facteurs restent constants par unité de travail employé. Cette simplification, dont nous nous affranchirons plus tard, est introduite à seule fin de faciliter l'exposé. Que le salaire nominal et les autres coûts de, facteurs soient ou non sujets à variation, cela ne change rien à la nature du raisonnement.

Les grandes lignes de notre théorie peuvent être décrites comme suit. Lorsque l'emploi croît, le revenu réel global augmente. Or l'état d'esprit de la communauté est tel que, lorsque le revenu réel global croît, la consommation globale augmente, mais non du même montant que le revenu. Par suite les employeurs réaliseraient une perte, si l'emploi supplémentaire était consacré en totalité à produire des biens de consommation. Pour qu'un certain volume d'emploi soit justifié il faut donc qu'il existe un montant d'investissement courant suffisant pour absorber l'excès de la production totale sur la fraction de la production que la communauté désire consommer lorsque

l'emploi se trouve à ce niveau. Car, faute d'un tel montant d'investissement, les recettes des entrepreneurs seraient inférieures au chiffre nécessaire pour les décider à offrir ce volume d'emploi. Il s'ensuit que, pour une valeur donnée de ce que nous appellerons la propension de la communauté à consommer, c'est le montant de l'investissement courant qui détermine le niveau d'équilibre de l'emploi, *i.e.* le niveau où rien n'incite plus les entrepreneurs pris dans leur ensemble à développer ni à contracter l'emploi. Le montant de l'investissement courant dépend lui-même de ce que nous appellerons l'incitation à investir et nous verrons que l'incitation à investir dépend de la relation entre la courbe de l'efficacité marginale du capital et la gamme des taux d'intérêt afférents aux prêts d'échéances et de garanties diverses.

Ainsi, la propension à consommer et le montant de l'investissement nouveau étant donnés, il n'y aura qu'un seul volume de l'emploi compatible avec l'équilibre; tout autre volume conduirait à une inégalité entre le prix de l'offre globale et le prix de la demande globale de la production considérée dans son ensemble. Ce volume ne peut être plus grand que le plein emploi; en d'autres termes le salaire réel ne peut être moindre que la désutilité marginale du travail. Mais en général il n'y a pas de raison de penser qu'il doive être égal au plein emploi. C'est seulement dans un cas spécial que la demande effective se trouve associée au plein emploi; et pour que ce cas se réalise il faut qu'il y ait entre la propension à consommer et l'incitation à investir une relation particulière. Cette relation particulière, qui correspond aux hypothèses de la théorie classique, est, en un certain sens, une relation optimum. Mais elle ne peut exister que si, pour des raisons fortuites ou voulues, l'investissement courant assure un montant de demande exactement égal à l'excès du prix de l'offre globale de la production résultant du plein emploi sur le montant que la communauté désire dépenser pour la consommation lorsqu'elle est employée à plein.

(...) Lorsque l'emploi augmente, la dépense de consommation D_1 augmente

aussi, mais non du même montant que la demande effective D ; car, lorsque le revenu croît, la consommation croît aussi, mais dans une mesure moindre. La clé de notre problème pratique réside dans cette loi psychologique.

Il en découle que, plus le volume de l'emploi est grand, plus il y a de marge entre le prix de l'offre globale (Z) de la production qui lui correspond et la somme (D_1) que les entrepreneurs peuvent espérer voir rentrer du fait de la dépense des consommateurs. Par suite, lorsque la propension à consommer ne change pas, l'emploi ne peut croître que si la dépense d'investissement D_2 croît elle aussi, de manière à combler l'écart grandissant entre l'offre globale Z et la dépense de consommation D_1 . Si on exclut les hypothèses spéciales de la théorie, classique où, lorsque l'emploi augmente, il existe une certaine force qui oblige toujours D_2 à croître suffisamment pour combler l'écart grandissant entre Z et D_1 , le système économique peut donc se trouver en équilibre stable pour un volume de N inférieur au plein emploi et plus, précisément pour le volume de N qui correspond à l'intersection de la courbe de la demande globale et de la courbe de l'offre globale.

Ce n'est donc pas la désutilité marginale du travail, exprimée en salaires réels, qui détermine le volume de l'emploi, sauf que l'offre de main-d'œuvre disposée à travailler en échange d'un certain salaire réel fixe un maximum que l'emploi ne saurait dépasser. Ce sont la propension à consommer et le montant de l'investissement nouveau qui déterminent conjointement le volume de l'emploi et c'est le volume de l'emploi qui détermine de façon unique le niveau des salaires réels - non l'inverse. Si la propension à consommer et le montant de l'investissement nouveau engendrent une demande effective insuffisante, le volume effectif de l'emploi sera inférieur à l'offre de travail qui existe en puissance au salaire réel en vigueur et le salaire réel d'équilibre sera supérieur à la désutilité marginale du volume d'équilibre de l'emploi.

Cette analyse nous explique le paradoxe de la pauvreté au sein de l'abondance. Le seul

fait qu'il existe une insuffisance de la demande effective peut arrêter et arrête souvent l'augmentation de l'emploi avant qu'il ait atteint son maximum. L'insuffisance de la demande effective met un frein au progrès de la production alors que la productivité marginale du travail est encore supérieure à sa désutilité.

Plus la communauté est riche, plus la marge tend à s'élargir entre sa production potentielle et sa production réelle ; et plus par conséquent les défauts du système économique sont apparents et choquants. Car une communauté pauvre a tendance à consommer la part de beaucoup la plus importante de sa production et un très faible montant d'investissement suffit à y assurer le plein emploi. Une communauté riche, au contraire, est obligée de découvrir des occasions d'investissement beaucoup plus nombreuses, pour pouvoir concilier la propension à épargner de ses membres les plus riches avec l'emploi de ses membres les plus pauvres. Si dans une communauté qui est riche en puissance l'incitation à investir est faible, l'insuffisance de la demande effective l'obligera à réduire sa production jusqu'à ce que, en dépit de sa richesse potentielle, elle soit devenue assez pauvre pour que l'excès de sa production sur sa consommation tombe au niveau qui correspond à sa faible incitation à investir.

Pis encore ; non seulement dans une communauté riche la propension marginale à consommer est plus faible, mais, du fait que le capital déjà accumulé est plus considérable, les occasions d'investissements supplémentaires sont moins attrayantes, sauf si le taux de l'intérêt fléchit à une cadence assez rapide. Ceci nous amène à la théorie du taux de l'intérêt et aux raisons pour lesquelles il ne baisse pas de lui-même au niveau adéquat, sujet qui occupera le Livre IV.

Ainsi dans nos connaissances actuelles l'analyse de la propension à consommer, la définition de l'efficacité marginale du capital et la théorie du taux de l'intérêt sont les trois lacunes principales qu'il importe de combler. Quand ce sera fait, il apparaîtra que la vraie place de la Théorie des Prix est en annexe de notre théorie générale. Nous constaterons

d'ailleurs que, dans notre théorie du taux de l'intérêt, la monnaie joue un rôle essentiel ; et nous nous efforcerons de démêler les caractéristiques particulières qui la distinguent des autres richesses.

Questions

1. Pourquoi la consommation ne s'accroît-elle pas proportionnellement à l'emploi ?
2. Quelle relation les « classiques » établissaient-ils entre le salaire réel et l'emploi ?
3. Comment Keynes explique-t-il le niveau de l'emploi et celui du salaire ?
4. Pourquoi, selon Keynes, le problème du sous-emploi tend-il à s'aggraver avec le développement économique ?

Texte 3 - J. M. KEYNES

Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie... (1936)

Le principe de la demande effective (Livre I, ch. 3)

III

Dans l'Économie ricardienne, qui est à la base de tout ce qui a été enseigné depuis plus d'un siècle, l'idée qu'on a le droit de négliger la fonction de la demande globale est fondamentale. À vrai dire, la thèse de Ricardo que la demande effective ne peut être insuffisante avait été vivement combattue par Malthus, mais sans succès. Car, faute d'expliquer (si ce n'est par les faits d'observation courante) comment et pourquoi la demande effective pouvait être insuffisante, Malthus n'est pas parvenu à fournir une thèse capable de remplacer celle qu'il attaquait ; et Ricardo conquiert l'Angleterre aussi complètement que la Sainte Inquisition avait conquis l'Espagne. Non seulement sa théorie fut acceptée par la Cité, les hommes d'État et l'Université, mais toute controverse s'arrêta ; l'autre conception tomba dans l'oubli le plus complet et cessa même d'être discutée. La grande énigme de la demande effective, à laquelle Malthus s'était attaqué, disparut de la littérature économique. On ne la trouve

même pas mentionnée une seule fois dans toute l'œuvre de Marshall, d'Edgeworth et du Professeur Pigou, qui ont donné à la théorie classique sa forme la plus accomplie. Elle n'a pu survivre qu'à la dérobée, sous le manteau et dans la pénombre de Karl Marx, de Silvio Gesell et du Major Douglas.

Une victoire aussi décisive que celle de Ricardo a quelque chose de singulier et de mystérieux. Elle ne peut s'expliquer que par un ensemble de sympathies entre sa doctrine et le milieu où elle a été lancée. Le fait qu'elle aboutissait à des conclusions tout à fait différentes de celles qu'attendait le public profane ajoutait, semble-t-il, à son prestige intellectuel. Que son enseignement, appliqué aux faits, fut austère et désagréable lui conférait de la grandeur morale. Qu'elle fût apte à supporter une superstructure logique, vaste et cohérente, lui donnait de l'éclat. Qu'elle présentât beaucoup d'injustices sociales et de cruautés apparentes comme des incidents inévitables dans la marche du progrès, et les efforts destinés à modifier cet état de choses comme de nature à faire en définitive plus de mal que de bien, la recommandait à l'autorité. Qu'elle fournit certaines justifications aux libres activités du capitaliste individuel, lui valait l'appui des forces sociales dominantes groupées derrière l'autorité.

Jusqu'à une date récente la doctrine elle-même n'a jamais été contestée par les économistes orthodoxes, mais son inaptitude remarquable à servir à la prédiction scientifique a fini par diminuer grandement le prestige de ses adeptes. Car depuis Malthus les économistes professionnels paraissent avoir été insensibles au désaccord entre les conclusions de leur théorie et les faits d'observation. Le public au contraire n'a pas manqué de relever ce désaccord et c'est ce qui explique sa répugnance à accorder aux économistes le tribut de respect qu'il alloue aux autres catégories de savants dont les conclusions théoriques sont confirmées par l'expérience, chaque fois qu'elles sont appliquées aux faits.

Quant au fameux optimisme de la théorie économique traditionnelle, optimisme en raison duquel on a fini par considérer les économistes comme des Candide qui, ayant

abandonné le monde pour cultiver leur jardin, enseignent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles pourvu qu'on le laisse aller tout seul, il a pour origine, selon nous, la méconnaissance de l'obstacle qui peut être opposé à la prospérité par l'insuffisance de la demande effective. Dans une société qui fonctionnerait conformément aux postulats classiques, il y aurait évidemment une tendance naturelle à un emploi optimum des ressources productives. Il se peut que la théorie classique décrive la manière dont nous aimerions que notre économie se comportât. Mais supposer qu'elle se comporte réellement ainsi, c'est supposer toutes les difficultés résolues.

Question

1. Quelles sont les raisons, selon Keynes, de la victoire des idées de Ricardo sur celles de Malthus en ce qui concerne l'impossibilité de la surproduction générale ?

Texte 4 - P. KRUGMAN

Préface à la nouvelle édition américaine de la Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie de John Maynard Keynes (2006)

Traduction : Eric Barbot.

(...) *Le message keynésien*

Il est probable que les « savants et les dirigeants politiques conservateurs » qui ont considéré la TG comme l'un des livres les plus dangereux de ces deux derniers siècles ne l'ont pas lu. Ils sont convaincus d'avoir affaire à un pamphlet gauchiste, prônant le dirigisme étatique et les lourds impôts. C'est ce que les gens de droite, et même certains de gauche, ont dit de la TG depuis le début.

En fait, l'arrivée de l'économie keynésienne dans les salles de cours fut retardée par un détestable exemple de maccarthysme universitaire. Le premier manuel d'introduction à la pensée keynésienne, écrit par l'économiste canadienne Lorie Tarshis, fut la cible d'une campagne de droite à

l'intention des administrateurs universitaires.

Suite à cette campagne, de nombreuses universités qui avaient prévu d'adopter ce livre pour leurs cours ont annulé leurs commandes, et les ventes du livre, qui avaient très bien démarré, se sont effondrées. Il faut mettre au crédit des professeurs de l'université de Yale d'avoir continué à recommander le manuel ; en guise de récompense, ils furent accusés par le jeune William F. Buckley de propager les « idées du mal ».

Cependant, Keynes n'était pas un socialiste – il était venu pour sauver le capitalisme, et non pas l'enterrer. En un sens, la TG, étant donnée l'épopée à laquelle elle fut écrite, était une oeuvre conservatrice. (Keynes lui-même a déclaré que par certains aspects sa théorie avait des « implications modérément conservatrices ».)

Keynes écrivait à une époque de chômage de masse, de gâchis et de souffrance poussés à l'extrême. Un homme raisonnable aurait très bien pu en conclure que le capitalisme avait échoué, et que seuls des changements institutionnels de grande ampleur – tels que la nationalisation des moyens de production – étaient à même de rétablir la bonne santé de l'économie. En fait, de nombreuses personnes sensées ont abouti à cette conclusion : un grand nombre d'intellectuels britanniques et américains qui n'avaient pas d'antipathie particulière vis-à-vis du marché et de la propriété privée devinrent socialistes au cours des années de dépression, simplement parce qu'ils n'envisageaient pas d'autres solutions pour remédier aux défaillances colossales du capitalisme. Pourtant, Keynes soutenait que ces échecs avaient des causes étonnamment limitées et techniques. « Nous avons un problème d'allumage », écrivait-il en 1930, alors que le monde plongeait dans la dépression. Et c'est parce qu'il considérait les origines du chômage de masse comme limitées et techniques, qu'il en déduisit que la solution du problème pourrait également être limitée et technique : le système avait besoin d'une nouvelle bougie, sans qu'il soit nécessaire de remplacer la voiture. En particulier, « il n'est

pas du tout évident qu'il faille mettre en place un système de socialisme étatique qui encadrerait l'essentiel de la vie économique du pays ». Alors que plusieurs de ses contemporains appelaient de leurs vœux un contrôle gouvernemental de l'ensemble de l'économie, Keynes soutenait que des politiques publiques bien moins lourdes pourraient assurer un niveau suffisant de demande efficace [traduction de « *effective demand* », que nous espérons voir un jour s'imposer enfin...- NdT], et permettre à l'économie de marché de fonctionner comme auparavant.

Malgré tout, d'un certain point de vue, les intégristes du libre-marché ont raison de détester Keynes. Si vous pensez que le marché pur et parfait, laissé à lui-même, produit le meilleur monde possible, et que l'intervention de l'Etat dans l'économie est toujours néfaste, alors Keynes est votre ennemi. Et il s'agit d'un ennemi particulièrement redoutable, car ses idées sont profondément nourries par l'expérience du réel.

Les conclusions de la TG peuvent être résumées en quatre points principaux :

- Les économies souffrent parfois, et même souvent, d'une insuffisance de la demande globale, ce qui entraîne un chômage involontaire ;
- La correction automatique par l'économie des chutes de la demande à court terme, si tant est qu'elle existe, est lente et difficile ;
- Les politiques publiques de relance de la demande peuvent en revanche réduire rapidement le chômage ;
- Parfois, l'augmentation de l'offre de monnaie n'est pas suffisante pour convaincre le secteur privé de dépenser davantage, et les dépenses publiques doivent alors prendre le relais.

Pour un praticien contemporain des politiques publiques, rien de tout cela – à part, peut-être, le dernier point – n'apparaît choquant ou même particulièrement provoquant. Mais lorsque Keynes les a proposées, ces idées n'étaient pas seulement radicales : elles étaient à peine pensables. Et

la grande réussite de la TG fut précisément de les rendre pensables.

Comment Keynes y est arrivé

(...) Le Livre I est le manifeste de Keynes, et malgré son style universitaire et même l'insertion de quelques équations, c'est un texte passionnant. Keynes vous annonce, à vous l'économiste professionnel – car la TG est avant tout un livre destiné à un public savant – qu'il va réfuter tout ce que vous pensiez savoir à propos de l'emploi. En quelques pages, il montre de façon convaincante que l'approche habituelle à l'époque de la relation salaires-emploi est fondée sur une grossière erreur logique : « En soutenant que la négociation des salaires déterminait le salaire réel, l'école classique a commis une erreur ». A partir de là, il montre rapidement que l'approche traditionnelle selon laquelle les baisses de salaires étaient la solution pour le plein-emploi n'avait pas de sens, étant donnée la réalité de l'époque. Et en seulement quelques pages de plus, il dévoile juste assez sa propre théorie pour laisser entendre une conclusion époustouflante : la Grande Dépression dont souffrait le monde pouvait être résolue, et même facilement.

(...) Le combat de Keynes contre l'économie classique fut beaucoup plus difficile ce qu'on peut imaginer aujourd'hui. (...)

Le véritable modèle classique, tel que Keynes l'a décrit, était bien plus difficile à appréhender. Il s'agissait, au fond, d'un modèle d'économie de troc – dans laquelle la monnaie et les prix nominaux ne comptaient pas –, complété d'une théorie de la formation des prix très secondaire – comme du vernis sur un meuble. C'était un modèle où la loi de Say s'appliquait : l'offre crée automatiquement sa propre demande, puisque les revenus doivent être dépensés. Et c'était un modèle dans lequel le taux d'intérêt ne dépendait que de l'offre et de la demande de capitaux, la monnaie ou la politique monétaire n'ayant aucun rôle. Il s'agissait, comme je l'ai dit, d'un modèle dans lequel des idées considérées maintenant comme acquises étaient littéralement impensables. (...)

Ainsi, l'innovation essentielle de la TG n'est pas, comme un macroéconomiste moderne aurait tendance à le croire, que les salaires nominaux soient rigides à la baisse. C'est la démolition de la loi de Say et de la théorie classique du taux d'intérêt dans le Livre IV, « L'incitation à investir ». On peut mesurer combien il fut difficile pour Keynes de se débarrasser de la loi de Say, quand on voit qu'il y a encore aujourd'hui des gens qui contestent la conclusion de Keynes – que cette « loi » est, au mieux, une tautologie inutile étant donné que les individus ont la possibilité de thésauriser de la monnaie plutôt que d'acheter des biens et services. Un autre aspect de la réussite keynésienne est difficile à appréhender si l'on n'a jamais essayé d'écrire un manuel de macroéconomie : comment expliquer à des étudiants comment la banque centrale peut baisser les taux d'intérêt en augmentant l'offre de monnaie, alors même que le taux d'intérêt est le prix au niveau duquel l'offre de crédit est égale à la demande ? Ce n'est pas facile à expliquer même quand vous connaissez la réponse ; imaginez comme cela fut difficile pour Keynes d'avoir été le premier à parvenir à la bonne réponse.

Mais Keynes n'a pas dû seulement sortir du modèle classique. Il lui a fallu aussi s'émanciper de la théorie des cycles qui avait cours à son époque. Il n'existait pas, bien sûr, de théorie complète des récessions et des reprises.

Mais il est instructif de comparer la TG avec *Prosperité et Dépression* de Gottfried Haberler, ouvrage écrit à peu près à la même époque, financé par la Société des Nations, et qui est une synthèse systématique de ce que les économistes avaient à dire sur le sujet à l'époque. Ce qui est frappant dans ce livre, du point de vue contemporain, c'est qu'il tente de répondre à une mauvaise question. À l'instar de la plupart des théoriciens de la macroéconomie avant Keynes, Haberler croyait qu'il s'agissait d'expliquer la dynamique économique, expliquer pourquoi les booms sont suivis de crises, au lieu d'expliquer en premier lieu comment le chômage de masse est possible. Et le livre d'Haberler, comme nombre d'écrit sur les cycles des affaires à l'époque, semble

davantage préoccupé par les excès de l'expansion que par la mécanique de la récession. Même si Keynes a réfléchi sur les déterminants des cycles dans le chapitre 22 de la TG, ces réflexions étaient secondaires dans son raisonnement.

En revanche, il tenait à expliquer pourquoi l'économie fonctionne parfois bien en deçà du plein emploi. Ainsi, la plus grande partie de la TG présente un modèle statique, et non pas dynamique – la description d'une économie engluée dans la dépression, et non pas comment elle en est arrivée à ce stade. Keynes a donc effectivement choisi de répondre à un sujet plus restreint que chez la plupart des personnes qui étudiaient les cycles des affaires à l'époque.

Encore une fois, je n'ai pas compris l'importance de cette décision stratégique de la part de Keynes à ma première lecture de la TG. Mais il est maintenant évident pour moi que le Livre II est pour l'essentiel un manifeste en faveur de la délimitation du sujet. Tandis que la théorie pré-keynésienne des cycles racontait des histoires compliquées et confuses à propos du déséquilibre, le chapitre 5 se propose de réfléchir à une économie de sous-emploi qui connaîtrait une sorte d'équilibre dans lequel les anticipations à court terme de la demande seraient en fait réalisées. Les chapitres 6 et 7 cherchent à remplacer tout le discours sur l'épargne forcée, l'excès d'épargne, etc. qui prédominait dans la théorie pré-keynésienne des cycles – discours mettant en avant, d'une manière confuse, la notion de déséquilibre dans l'économie –, remplacer tout cela par une simple équation comptable : l'épargne est égale à l'investissement. Et la délimitation du sujet par Keynes fut puissamment libératrice. Plutôt que de s'embourber dans une tentative d'explication de la dynamique du cycle des affaires – sujet encore très discuté de nos jours – Keynes s'est concentré sur un problème soluble. Et il s'agissait aussi d'une question qui, plus que toute autre, nécessitait une réponse : lorsque la demande globale est déprimée – peu importe pour quelle raison – comment créer davantage d'emplois ?

Un autre avantage de cette simplification fut de libérer Keynes, et nous avec, de la conception tentante mais fallacieuse du cycle des affaires comme un processus moral, avec une récession économique entendue comme une purge nécessaire après les excès de la croissance. En analysant comment une économie demeurerait en état de récession, au lieu d'essayer d'expliquer comment elle y était entrée, Keynes a contribué à faire disparaître l'idée que la crise économique serait une sorte de rédemption. Ainsi, la TG est une oeuvre à la fois radicale et rigoureuse. Elle a transformé la manière dont tout un chacun, y compris les opposants à Keynes, conçoit l'économie. Mais ceci soulève une question polémique : sommes-nous tous keynésiens aujourd'hui ? (...)

Keynes et les contemporains

(...) Il faut néanmoins reconnaître que la TG montre un certain scepticisme en ce qui concerne le rétablissement du plein emploi par une simple augmentation de l'offre de monnaie. Ce n'est pas à cause d'une ignorance de Keynes concernant l'intérêt de la politique monétaire. Il s'agit plutôt d'un choix empirique de sa part : la TG fut écrite dans une économie connaissant des taux d'intérêt déjà si bas que l'augmentation de l'offre de monnaie pouvait difficilement les faire baisser davantage. (...)

Le scepticisme de Keynes à l'égard de l'efficacité de la politique monétaire était clairement une affaire de circonstances, et non pas l'énoncé d'un principe général. Il était convaincu que par le passé, les choses s'étaient passées autrement. « Nous avons la preuve que pendant presque cent cinquante ans, le taux d'intérêt à long terme dans les principaux centres financiers tournait autour de 5 %, et le taux entre 3 et 3,5 % ; et ces taux étaient suffisamment modérés pour permettre un taux d'investissement assez important, avec une quantité d'emplois convenable. » Dans cette situation, selon lui, « un niveau d'emploi acceptable pouvait être obtenu durant plusieurs décennies simplement en assurant une offre de monnaie correspondant au niveau des salaires. » En d'autres termes, la politique

monétaire avait fonctionné par le passé, mais plus maintenant.

Néanmoins, il est vrai que Keynes pensait, à tort, que les circonstances des années 30 demeureraient indéfiniment – et que l'efficacité marginale du capital était en train de tomber à un niveau tel que l'euthanasie des rentiers se profilait à l'horizon. (...)

L'économiste comme sauveur

En tant que réussite intellectuelle, la TG figure parmi les plus grands travaux en science économique. Je considère que les plus grandes théories économiques sont celles qui transforment la perception du monde, de manière à ce que les personnes qui en prennent connaissance voient tous les phénomènes différemment. Adam Smith a réalisé cela dans la *Richesse des nations* : d'un coup, l'économie n'était plus un ensemble de personnes gagnant ou dépensant de l'argent, mais un système autorégulateur dans lequel chaque individu était « conduit par une main invisible à concourir à un objectif qui n'entraîne nullement dans ses intentions ». La TG est de la même classe : soudainement, l'idée selon laquelle le chômage de masse serait le résultat d'une demande insuffisante, idée qui fut longtemps une hérésie, devint tout à fait compréhensible, évidente même.

Néanmoins, ce qui rend la TG vraiment sans équivalent, c'est d'avoir associé un tour de force intellectuel à une pertinence pratique immédiate, face à une crise économique mondiale. Le second volume de la biographie de Keynes par Robert Skidelsky est intitulé « L'économiste comme sauveur », ce qui n'est pas peu dire. Avant la TG, les personnes sensées envisageaient le chômage de masse comme un problème complexe, sans solution aisée en dehors de la prise de contrôle du marché par le gouvernement. Keynes a démontré que c'était le contraire qui était vrai : le chômage de masse avait une cause simple, l'insuffisance de la demande, et une solution simple, une politique budgétaire expansionniste. (...)

Questions

1. À quel courant de pensée économique l'auteur de ce texte se rattache-t-il ?
2. Selon lui, comment les idées de Keynes se situent-elles sur le plan politique et social ?
3. Si vous deviez écrire un manuel de macroéconomie, comment vous y prendriez-vous pour « expliquer à des étudiants comment la banque centrale peut baisser les taux d'intérêt en augmentant l'offre de monnaie, alors même que le taux d'intérêt est le prix au niveau duquel l'offre de crédit est égale à la demande ? »
4. En quoi, selon l'auteur, la *Théorie générale* n'est-elle pas à proprement parler une théorie des crises ?
5. Quelles étaient selon Keynes les limites de l'efficacité d'une politique monétaire ? Sur quel autre levier proposait-il d'agir ?
6. Que signifie l'expression keynésienne « l'euthanasie des rentiers » ?